



I. Un caillou dans le ruisseau

Lorsqu'on jette un caillou dans le ruisseau, non seulement des bulles émergent, mais les ondes concentriques viennent bientôt buter contre le gazon de la berge. Rien de plus banal que cette observation, me direz-vous. C'est à croire que vous recopiez les commentaires du Manuel de Leçons de Choses en usage à la Grande Ecole.

Eh bien, figurez-vous que les bulles, que l'eau m'étonne. Je lui aurais aisément pardonné d'être dormante, inerte, sans aucun rayonnement, indifférente à toute sollicitation lapidaire. Parce que je me suis amusé à crier, dans les rues du village : "Corneille" et que les gens du village ont levé les yeux vers le clocher et, n'y voyant pas tournoyer de corneilles, m'ont pris pour un fou. Parce que je me suis amusé à crier, plus fort, sur la grande place du village, "Racine" et que les conseillers municipaux, à mes cris, ont interrompu leur séance, l'un d'eux venant me demander s'il y avait un accident chez mes cousins et si quelqu'un s'était coupé le doigt en travaillant au "coupe-racines" (instrument domestique servant à découper les betteraves fourragères) ce qui arrive hélas assez fréquemment au pays.

Alors, suffisamment édifié, je me suis mis à jeter un caillou dans le ruisseau du village de France, sans être certain du tout que le ruisseau s'ouvrirait pour lui faire une place au fond de son lit. Mais, ô miracle, ô réhabilitation de mes grands classiques, mon caillou fit son chemin, exactement celui qu'il aurait fait si je l'avais jeté dans la Seine, du haut du Pont des Arts, face à l'Académie.

— Vous êtes bien brave, mais un peu fou, me confia le maire du village quelques jours plus tard, faisant allusion à cet épisode.

— Folie si vous voulez, répliquai-je, mais je vous assure que la bravoure n'est pas mon fort.

— Mais, mon jeune ami, je ne parlais pas de votre bravoure, mais simplement de votre bel habit.

Ainsi, ce paysan de France, à qui les noms de Corneille et de Racine étaient parfaitement inconnus, poussait l'audace jusqu'à parler encore la langue de ces deux-là, sans même s'en douter !

## II. Un sillon suivi à rebours

Un paysan traverse la ruelle, en sabots, la faux sur l'épaule, la casquette en bataille, les sourcils mouillés de sueur... Silhouette classique; il serait facile d'ajouter quelques strophes rimées à la foule des rimes déjà commises à sa louange. Plus difficile de le défier au jeu de quilles.

La découverte de "sa" vérité est aussi malaisée. Peut-être parce que cette vérité est trop mince pour offrir une prise suffisante. Peut-être parce qu'elle est trop vaste pour que son propriétaire lui-même en soit moins le détenteur que le jouet.

Imaginons que ce paysan se retrouve accidentellement au fond d'un puits, qu'il lui reste quelques minutes à vivre... Que trouverait-il de bon et de net à ramener, pour un instant, du fond du pot (Montaigne dixit); quels décors ferait-il ressurgir de son passé, quels épisodes laisserait-il monter de l'abîme pour tourner le film à rebours dont les noyés gratifient leur délire, avant l'ultime hoquet ?...

Sa première communion. Sa première cigarette. La première vache qu'il avait vu véler. La première table qu'il avait fait tourner. Son temps sous les drapeaux, sa vie dans les tranchées, en dessous de zéro, quand on se partageait le pinard par morceaux. La première chambre sans crucifix où il avait couché, dans un b... de l'arrière, et la réponse de la fille qu'il n'avait pas comprise, d'abord : "Ici pas besoin de crucifix, c'est nous qu'on fait les crucifiées".

Son retour au village. L'année où il avait porté le dais, à la procession. Le dimanche d'été où la foudre était tombée sur la maison de son voisin. Son mariage. Le diplôme rouge et or qu'il avait rapporté du Comice Agricole lorsque Fifi, pouliche de trois ans, lui valut le premier prix. La première fois qu'il trompa sa femme avec une marchande de billets de loterie du chef-lieu de canton qui répondait dans l'intimité exactement au nom de sa pouliche primée.

La seule, ou presque seule, étourderie de sa vie (la chute dans le puits mise à part) lorsque le curé avait lancé une souscription pour la statue de Saint-Joseph et qu'il donna mille francs au lieu de de vingt, se trompant de billet... La grêle, la fièvre aphteuse, importée d'Amérique... Le jour où la Providence voulut qu'il avalât un doryphore pour avoir fait de la mauvaise politique.... Dernière image... Dernier émoi.... Au moment où l'eau atteindra la plus haute vertèbre du dos, le paysan se souviendra peut-être de ce frisson traditionnel que le poids du drapeau combiné avec le chant (par les écoliers)

du dernier couplet de la Marseillaise, lui faisait courir, virilement, dans tous les membres, chaque matin du 11 Novembre. Pourquoi donc les noyés par accident n'auraient pas leur nom inscrit sur le marbre... Voir son nom en lettres d'or et mourir.

— Viens donc boire un coup, blanc bec, j'ai mon doryphore dans la gorge: il faut que je me gargarise.

Ainsi m'interpellait, ayant remis sa faux, le paysan de tout-à-l'heure, que je n'avais heureusement noyé qu'en esprit - par vaine curiosité - la vérité de cet échantillon humain (comme celle de tant d'autres) étant trop vaste pour que son propriétaire lui-même en soit moins le détenteur que le jouet.

### III. Week-End au Chef-lieu de Canton

Dix kilomètres à vélo. Dix kilomètres sur une banquette de fortune dans le camion de la fromagerie. "Les jeune ne se privent de rien, soupire l'aïeule, en épuçant les rosiers de sa courtille. Le samedi, ça se deshabilille pour aller fréquenter les bains-douches municipaux. Le lendemain, ça s'endimanche pour aller admirer les filles deshabillées sur les écrans de la ville. De notre temps, on était plus modeste, moins remuants et autrement économes !"

—Oui, mes enfants, on s'offrait le pot au feu deux fois l'an et, la veille du Comice Agricole, on se lavait au savon de Marseille.

°°

Dix kilomètres... Voici la caserne, à demi-ruinée, la gare où l'on ~~prendra~~ prendra le train, pour la première fois, le jour de l'appel sous les drapeaux... Le fils du chef de gare joue du clairon, devant la fenêtre ouverte du premier étage. Non pas simplement pour exploiter au maximum les ressources héréditaires qui mettent deux fois par jour un sifflet aux lèvres de son bonhomme de père, mais aussi, semble-t-il, pour une célébration anticipée du jour où l'accomplissement de notre devoir civique va nous conférer l'initiation au chemin de fer.

°°

Bien sûr, nous aimons le cinéma. Même le film documentaire, qui vous donne l'envie de vous engager dans la marine. Les actualités, à part la boxe et les grandes manoeuvres, vous savez !... Tout le reste... Mais il y a le film, les chevauchées, les pétarades, les grandes filles aux cils obliques comme des dents de herse, les chevaux de course au fond de museau couleur de coquelicot, les danseuses au buste pointu comme celui des poupées qui garnissent la vitrine du bonnetier, les amoureuses au décolleté mouvant qui se font chatouiller les

vertèbres du dos par les danseurs mondains, sous les lustres du Casino... Dites-moi un peu si le plus malin d'entre nous est capable de découvrir la part de vrai et la part de truquage dans tout cela, surtout lorsque sa voisine de strapon-tin y ajoute un parfum de brillantine et de savonnette extra !

o°o

Le soir, avant de regrimper sur nos vélos, nous allons quelquefois nous faire donner la bonne aventure chez une tireuse de cartes qui vend aussi des hameçons et des sachets de semence pour jardins d'agrément.

— Tu serviras dans la marine.

— Tu deviendras champion de boxe.

— Je te vois gardien d'un ranch dont les cent chevaux auront tous un fond de museau couleur ~~de couleur~~ de coquelicot.

— Tu épouseras une fille du beau monde, aux cils obliques comme des dents de herse, au buste pointu comme celui des poupées qui garnissent la vitrine du bonnetier.

La tireuse de cartes s'était fait raconter le film et les actualités par un voisin complaisant. Mais qu'importait ! On ne savait plus si l'on avait été l'écran ou le spectateur. Délicieuse confusion qui ne se dissipait qu'au seuil des étables, sitôt retrouvé les prénoms des vachères crottées de sa consommation sentimentale quotidienne.

#### IV. Les Yeux de la Préfète.

Par définition, les yeux d'une préfète paroissiale (entendez la maîtresse de pupitre des enfants de Marie) sont baissés. L'homme doit en ignorer la couleur. Parce que l'homme, paraît-il, ordonne ses pièges et les appâte en fonction de la teinte de prunelles de ses futures victimes. Ensuite, par modestie, afin d'humilier les fausses-modestes qui, sous couleur de baisser les yeux vers le caniveau, broutent du regard dans le cran de mire d'un creux de seins avantageux, pour inviter le passant à cligner aussi vers leur joaillerie. La préfète n'a pas de poitrine et n'en veut point avoir.

Mais le plus singulier n'est-il pas que les yeux de la préfète, toujours baissés, voient tout... C'est à croire que les cailloux des sentiers, pour elle seule et comme en récompense de la sainteté de ses travaux, font office de miroirs... Et qu'ils grossissent avantageusement certaines scènes, certains cernes et les jeux de cils de certains yeux un peu trop battus...

La préfète alors de sourciller, la doublure de son scapulaire de frémir et son sang de se glacer. "Que celui qui est sans péché, ~~ça~~ dit le Seigneur..." Mais n'est-ce pas être sans péché que de se vouloir sans regard, sans poitrine, sans amour ? O misérable trinité, réunie en une seule personne, pourquoi te retenir de nous jeter la première pierre : nous l'avons bien méritée.

#### V. Idylle campagnarde des temps nouveaux.

Entre deux hénissements de chevaux roux, le chérif à parlé. Les pommettes de sa fille sont luisantes comme un étui à revolver. Les méchants seront punis au terme d'une chevauchée qui vous met de la poussière de crinière plein les yeux. Pourquoi faut-il que le film~~x~~ soit si mauvais ? Que les rochers ressemblent au papier dont on garnit ici le bas des reposeirs ?

— Dites, voisine, pourquoi ?

Il est bon que votre voisine n'en sache rien et que vos deux ignorances s'épousent. Le chemin se rapetisse; les cavaliers vont deux à deux; le sous-chef des justiciers, par hasard, se met à chevaucher à hauteur de l'ainée du chérif. Leurs coursiers se font des politesses, de museau à museau, à propos de mouches mitoyennes... Les rênes s'alanguissent, à mesure que la conversation gagne en intimité... Le chemin devient si étroit, entre la falaise de droite et le précipice de gauche, que les genoux ne peuvent s'éviter. Attention aux grincements de strapontins. Pourquoi faut-il que le chemin soit si étroit ?

— Dites, voisine, pourquoi ?

Il est bon que votre voisine n'en sache rien et que votre genou ne se sépare pas du sien. Les pilleurs sont en vue. La mitraille crépite. Galop. L'ainée du chérif enlève son cheval au dessus des pires obstacles, échevelée. Le crucifix, au bout de son collier, fait des bonds jusqu'à la pointe de son menton. Mais le maquillage n'est pas entamé. Sous la chemisette à ramages, les seins tendus ne bronchent point, aussi durs que les tables où s'inscrit le Décalogue. Pourquoi faut-il qu'une poitrine soit à ce point menteuse, sur les films qui traversèrent l'Océan ?

— Dites, voisine, pourquoi faut-il ?

Il est bon que votre voisine n'en sache rien et que, sous le truchement de ses bras croisés, votre main puisse délicatement jouer avec la vérité, dans le plus strict et discret murmure de lingerie... Humez-moi un peu le

